

PARIS PIONNIERES

L'association « Paris Pionnières » vient de fêter ses cinq ans et sa fondatrice a été distinguée dans l'ordre national du Mérite. Frédérique Clavel avait tous les atouts pour mener une carrière brillante dans les grandes entreprises. Une famille heureuse avec un père dirigeant une fabrique de brosses. De beaux diplômes de l'École supérieure de commerce du Havre puis de l'INSEAD de Fontainebleau. Un mari cadre supérieur dans une grande firme internationale, deux enfants, un garçon et une fille.

Après cinq ans dans la banque et onze ans dans un groupe important de grands magasins, Ms Clavel aurait pu se satisfaire d'être la directrice financière d'une filiale de 3500 salariés. Eh bien, non. Elle a senti qu'elle butait contre le « plafond de verre » qui limite l'ascension des femmes dans notre pays, comme dans la plupart des autres.

Elle a donc créé sa propre entreprise de conseil, pour aider les PME à traiter leurs problèmes financiers et aussi pour y faire plus de place à leurs cadres féminins. C'était en 2001. Deux ans plus tard, avec deux amies, elle s'est lancée dans un projet encore plus ambitieux : aider les femmes à créer leur propre entreprise. Elles ont alors découvert deux curieuses proportions : 5% seulement des bébés entreprises incubées étaient lancées par des femmes. 95% des comités de sélection des projets à incuber étaient composés d'hommes.

C'est ainsi qu'un beau jour, j'ai vu débarquer dans mon bureau d'Adjoint au développement économique de la Ville de Paris deux femmes aux regards décidés qui m'ont présenté le projet de « Paris Pionnières ». Coup de chance : ma philosophie était (et est restée) d'aider ceux (et celles) qui ont un projet de création d'emplois dans notre tonique capitale, même si le projet ne rentre pas dans les cases de l'analyse classique des secteurs, des tailles, des territoires. Je les ai donc fortement encouragées et Paris leur a versé une subvention bien modeste pour recruter une première collaboratrice. Ce déclic a, semble-t-il, été décisif et expliquerait pourquoi c'est à moi que Frédérique Clavel a demandé de lui remettre cette médaille si méritée.

Car, cinq ans après, le succès est total : 50 entreprises fondées, 250 emplois créés, dans les secteurs les plus divers. Dans les services à la personne, évidemment : une crèche « Ursule et Zoé », un projet tourné vers les femmes enceintes au joli nom d' "Envie de fraises". Dans les services aux entreprises : nettoyage bio (avec antenne à Stockholm !),

communication par l'art (déjà 25 salariés). Dans les « greentechs » : bilans de CO2 pour les familles, double affichage du « prix écologique » et du prix en euros. L'association a essaimé à Casablanca et à Belgrade et dans d'autres régions françaises. Une fédération est née, que Frédérique Clavel pilote depuis Bruxelles où elle a suivi son mari.

Paris est donc fière de Paris Pionnières. Ce n'est qu'un exemple du potentiel de création de richesses et d'emplois que recèle cette excellente moitié de l'humanité. En voici un autre exemple. À la fin des années 1990, une Ministre en charge du droit des femmes avait décidé la création d'un fonds pour financer des projets économiques : le Fonds de garantie des initiatives des femmes (FGIF pour les amateurs d'acronymes). Les déléguées régionales aux droits des femmes n'ayant pas les réseaux nécessaires, le Fonds a vivoté pendant plusieurs années, pour le plus grand plaisir d'hommes peu éclairés. En 2002, l'État a décidé de confier ce fonds de garantie à France Active, à charge pour nous de détecter et d'accompagner de bons projets. Grâce à la présence d'analystes dans chaque région, au sein de 40 fonds territoriaux, à la bonne coordination avec l'État et la Caisse des Dépôts, au bouche-à-oreille, le cap des 1000 projets féminins en une seule année a été franchi en 2009, douze fois plus qu'en 2002 !

En fait, il n'y a là rien de bien surprenant. Les pays du Sud avaient déjà montré que l'esprit d'entreprise est souvent plus développé chez les femmes que chez ces hommes qui aspirent davantage à un mirifique emploi de salarié à vie, si possible dans la fonction publique.

Changeons de perspective et élevons-nous vers les sommets de l'« establishment » des très grandes entreprises. Une récente étude de l'OCDE permet de distinguer deux pays : la Norvège et le Japon, la France étant dans la médiocrité moyenne.

La Norvège a la médaille d'or de la présence des femmes dans les conseils d'administration. Elle a en effet institué en 2002 un quota de 40% qui devait être respecté dès 2006 dans les entreprises publiques (le gaz) et 2008 dans les entreprises privées. Même en Norvège, certains gros bêtas ont dit qu'il faudrait recruter parmi les « escort girls » ! Comme la Norvège est un pays éminemment sérieux, elle s'est donc attelée à cette tâche redoutable, sachant que la proportion des femmes au travail y était déjà particulièrement élevée. Une jeune femme dirigeant une plateforme gazière au large des côtes est devenue une célébrité, même quand elle laissait pour un mois son enfant en bas âge aux bons soins de son mari et d'une nounou.

L'objectif de 40% a été atteint, mais deux difficultés ont surgi. La première est que la proportion des femmes à la tête de grandes entreprises n'a guère augmenté. Il est facile de répondre qu'il faudra un peu de temps pour que les femmes accèdent au sommet de la pyramide.

Deuxième problème : l'université de Michigan a fait une étude, forcément brillante, pour montrer que les entreprises norvégiennes qui

ont joué le jeu n'ont gagné ni en efficacité ni en rentabilité. La raison avancée est que les femmes promues sont plus jeunes et moins expérimentées que les hommes dont elles ont pris la place. Un peu de patience, messieurs, l'expérience viendra avec la pratique des responsabilités !

Faisons le tour de la terre, avec une escale en Inde où de nombreuses banques sont dirigées par des femmes, sans que l'on comprenne bien pourquoi. Et arrivons au Japon qui est quasiment la lanterne rouge pour les responsabilités confiées à des femmes : 1,4% des administrateurs des très grandes firmes. Dans le système traditionnel d'emplois, les hommes s'accrochaient à l'escalator de l'emploi à vie et de la promotion à l'ancienneté. Les femmes décrochaient au premier palier, celui du mariage et de l'enfant (souvent unique). Elles renonçaient à faire carrière et ne travaillaient qu'une fois l'enfant scolarisé, en étant désormais cantonnées dans des emplois précaires, à temps partiel.

Ce système traditionnel est sérieusement remis en cause par certaines femmes. Elles font désormais des études supérieures aussi poussées que celles des hommes et une minorité d'entre elles refuse le choix entre la carrière et l'enfant. Nombreuses encore sont celles qui renoncent à être mères, ce qui explique partiellement la natalité catastrophique du Japon. Plus intéressantes sont celles qui cherchent un mari prêt à accepter que son épouse gagne parfois davantage que lui et à contribuer activement aux tâches du foyer.

Ces hommes sont, semble-t-il, des exceptions. Par contre, se multiplient les jeunes hommes qui ne veulent pas s'embarrasser de responsabilité familiale, qui sont heureux de rester le plus longtemps possible sous la protection de leur maman possessive et de leur entreprise tout aussi maternelle. Ces jeunes hommes qui refusent de se laisser séduire par de charmantes demoiselles hyper entreprenantes sont appelés « herbivores ».

La France est tentée de faire une loi norvégienne et j'attends avec une certaine curiosité les réactions de la femme qui préside le MEDEF et les cris de joie de parlementaires masculins et conservateurs qui craindront que le même quota ne leur soit imposé un jour prochain.

Une bonne idée pour faire place légitime à des talents féminins serait d'interdire le cumul des mandats d'administrateurs des sociétés cotées en Bourse. Le capitalisme français, qui est dirigé par un oligopole cordial, surdiplômé et masculin, quasiment consanguin, ne pourrait qu'y gagner. Ce coup de jeunesse et de mixité donnerait un second souffle pour relancer l'investissement, stimuler l'innovation et fouetter la compétitivité de notre industrie un peu fatiguée.

Christian Sautter